

# Le garçon en or

La femme du tambour était à l'église et contemplait le nouvel autel, couvert d'icônes et orné de petits chérubins sculptés. Qu'ils étaient mignons ! Et ceux, auréolés d'une lumière dorée autour de leurs têtes, qui étaient peints sur la toile, et ceux qui avaient été taillés dans le bois, puis peints et dorés. Leurs cheveux brillaient d'or ; c'était un miracle de beauté ! Mais les rayons du soleil étaient encore plus beaux ! Comme ils resplendissaient entre les arbres sombres lorsque le soleil se couchait ! Quelle béatitude que de contempler ce visage divin ! Et la femme du tambour resta absorbée par le soleil rouge, pensant en même temps au petit être que bientôt lui apporterait la cigogne. Elle l'attendait avec joie et, en regardant le soleil rouge, elle ne désirait qu'une chose : que son éclat se reflétât sur son enfant ; du moins, que le bébé ressemblât à l'un des chérubins radieux de l'autel !

Et voici que lorsqu'enfin elle tint réellement dans ses bras le nouveau-né et le souleva pour le montrer au père, il s'avéra que l'enfant ressemblait vraiment à un chérubin : ses cheveux brillaient d'or ; on eût dit que la lueur du soleil couchant s'y était posée.

— Mon garçon d'or, mon trésor, mon soleil ! s'écria la mère en baisant ces boucles lumineuses. Dans la chambrette du tambour, il semblait que résonnât une musique, que retentît un chant, que régnassent la joie, l'allégresse, la vie, le bruit ! Le tambourrier se mit à battre sur son instrument une telle roulade que tenez-vous bien ! Le tambour — un grand tambour de pompiers — tonnait ainsi : « Roux ! Le gamin a les cheveux roux ! Écoutez ce que dit la peau du tambour, et non la mère ! Tram-tam-tam ! »

Et toute la ville disait la même chose que le tambour.

On porta le garçon à l'église et on le baptisa. Eh bien, contre le nom, il n'y avait rien à redire : l'enfant fut nommé Pierre. Toute la ville et le tambour l'appelaient « Pierre le roux, fils du tambourrier », mais la mère baisait les cheveux dorés de son fils et l'appelait « mon garçon d'or ».

Sur la pente argileuse au bord de la route, beaucoup de noms avaient été gravés.

— La gloire ! Cela signifie quelque chose ! dit le tambourrier, et il y grava son propre nom ainsi que celui de son fils.

Des hirondelles arrivèrent ; elles avaient vu, lors de leurs pérégrinations, des inscriptions plus durables, sculptées sur des rochers et sur les murs des temples en Hindoustan, des inscriptions relatant la puissance de souverains glorieux ; mais elles étaient si anciennes que personne ne pouvait déjà les lire, personne ne pouvait prononcer ces noms immortels.

La gloire ! Un nom célèbre !

Les hirondelles installaient leurs nids sur la pente, creusant des cavités dans l'argile tendre ; la pluie et le mauvais temps aidèrent aussi à effacer les noms gravés là. Bientôt disparurent également les noms du tambourrier et de Pierre.

— Le nom de Pierre a tout de même tenu un an et demi ! dit le père. « Idiot ! » pensa le tambour de pompiers, mais il dit seulement : « Dur-dur-dur-doum-doum-dom ! »

Pierre le roux, fils du tambourrier, était un garçon vif et joyeux. Il avait une voix merveilleuse ; il pouvait chanter et chantait comme un oiseau dans la forêt, sans connaître aucune mélodie, et pourtant il en sortait une mélodie.

— Il sera choriste ! disait la mère. Il chantera à l'église, se tiendra sous ces adorables petits chérubins dorés auxquels il ressemble tant !

« Chat roux ! » disaient les plaisantins de la ville. Le tambour entendait souvent cela de la part des voisines.

— Ne rentre pas à la maison, Pierre ! criaient les gamins des rues. Sinon tu iras dormir au grenier, et l'étage supérieur prendra feu ! Votre tambour de pompiers aura du travail !

— Méfiez-vous donc des baguettes de tambour ! dit Pierre et, aussi petit fût-il, il marcha bravement droit sur les garnements et donna un coup de poing dans le ventre du plus proche. Celui-ci vola la tête en bas ; les autres — Dieu vous donne des jambes !

Le musicien de la ville, si important, si distingué — il était fils du buffetier de la cour —, prit beaucoup d'affection pour Pierre, l'appelait souvent chez lui, lui mettait un violon entre les mains et lui apprenait à jouer. Le garçon montra du talent ; il devait en sortir quelque chose de mieux qu'un simple tambourrier — un musicien de la ville !

— Je serai soldat ! disait Pierre lui-même. Il était encore un petit garçon, et il lui semblait que le meilleur au monde était de porter un uniforme et un sabre, et de marcher au commandement : un-deux, un-deux !

- Tu apprendras à marcher au tambour ! Tram-tam-tam ! dit le tambour.
- Ce serait bien s'il devenait général ! dit le père. Mais alors il faut la guerre !
- Dieu nous en préserve ! dit la mère.
- Nous, nous n'avons rien à perdre ! remarqua le père.
- Et notre petit garçon ? objecta la mère.
- Eh bien, pense donc s'il revient de la guerre en tant que général !
- Sans un bras ou une jambe ! Non, laisse plutôt mon garçon d'or rester entier !

« Tram-tam-tam ! » tonna le tambour de pompiers, tous les tambours tonnèrent. La guerre commença. Les soldats partirent en campagne, et avec eux s'en alla Pierre, fils du tambourrier, « la tête rousse », « le garçon d'or » ! La mère pleurait, tandis que le père voyait déjà son fils devenu célèbre ; quant au musicien de la ville, il estimait que Pierre ne devrait pas aller à la guerre, mais servir l'art à la maison.

« La tête rousse ! » disaient les soldats, et Pierre riait, mais si quelqu'un disait : « Peau de renard ! », il se mordait les lèvres et détournait le regard, laissant ces mots passer sans les entendre.

Le garçon était dégourdi, franc et gai, et « un caractère joyeux est la meilleure gourde de marche », disaient ses vieux camarades.

Il lui arrivait souvent de passer des nuits à la belle étoile, de se faire tremper jusqu'aux os par la pluie et le mauvais temps, mais la gaieté ne le quittait pas, les baguettes du tambour battaient allègrement : « Tram-tam-tam ! En avant ! » Oui, il était né directement pour être tambourrier !

Le jour de la bataille arriva ; le soleil ne s'était pas encore levé, mais l'aube pointait déjà ; l'air était froid, mais le combat faisait rage. Un brouillard épais régnait, mais la fumée de la poudre était encore plus dense. Les balles et les grenades volaient au-dessus des têtes et dans les têtes, dans les corps, dans les bras et les jambes, mais les soldats avançaient toujours. L'un après l'autre, ils tombaient, atteints à la tempe, blancs comme de la craie. Mais le petit tambourrier ne pâissait pas ; il n'avait encore subi aucun dommage, et il regardait gaiement le chien du régiment, qui sautillait devant lui avec tant d'insouciance, comme si tout autour ce n'était qu'un jeu, comme si les boulets n'étaient que des balles !

« Marche ! En avant ! » Cet ordre fut transposé sur le tambour, et un tel ordre ne se reprend pas, mais ici il fallut le reprendre — la raison l'exigeait ! Ainsi fut-il ordonné de battre la retraite, mais le petit tambourrier ne comprit pas et continua

à battre : « Marche ! En avant ! » Et les soldats obéirent à la peau du tambour. Ce fut une splendide roulade de tambour ! Elle fit gagner la bataille à ceux qui étaient prêts à reculer.

La bataille coûta la vie à beaucoup ; les grenades déchiraient la chair en lambeaux, incendiaient les meules de paille où rampaient les blessés pour y rester abandonnés de longues heures, peut-être toute leur vie ! Mais à quoi bon penser à de telles horreurs ! Et pourtant on y pense — même loin du champ de bataille, dans la ville paisible. Le tambourrier et sa femme non plus ne cessaient d'y penser : Pierre était bel et bien à la guerre !

— Et ça m'ennuie assez, ces pleurnicheries ! dit le tambour de pompiers.

C'était justement le jour de la bataille ; le soleil ne s'était pas encore levé, mais il faisait déjà clair ; le tambourrier et sa femme dormaient — ils avaient mis longtemps à s'endormir la veille, parlant de leur fils : il était là-bas, « entre les mains de Dieu ». Et voici que le père vit en songe que la guerre était terminée, que les soldats étaient revenus, et que Pierre portait sur la poitrine une croix d'argent. Quant à la mère, elle rêva qu'elle se tenait dans l'église, regardant les chérubins sculptés et peints sur les icônes, aux boucles dorées, et qu'elle voyait parmi eux son cher « garçon d'or ». Il se tenait vêtu de blanc et chantait si merveilleusement comme seuls chantent les anges ! Puis il s'éleva avec eux vers le ciel, faisant doucement signe de la tête à sa mère...

— Mon garçon d'or ! s'écria-t-elle en se réveillant. Eh bien, cela signifie que le Seigneur l'a rappelé auprès de Lui ! — Et elle appuya sa tête contre le rideau du lit, joignit les mains et pleura. — Où repose-t-il maintenant ? Dans une immense fosse commune ? Peut-être au fond d'un marécage ? Personne ne connaît sa tombe ! Personne ne dira une prière sur elle ! — Et de ses lèvres s'échappa un silencieux « Notre Père »... Puis sa tête retomba sur l'oreiller, et la mère fatiguée s'assoupit.

Les jours passèrent ; la vie coulait, les pensées grandissaient !

Le jour déclinait vers le soir ; un arc-en-ciel enjamba le champ de bataille, appuyant une extrémité sur la forêt, l'autre sur un profond marécage. Le peuple croit que là où touche l'extrémité de l'arc-en-ciel, un trésor est enfoui, de l'or. Ici aussi gisait effectivement de l'or — le « garçon d'or ». Personne ne pensait au petit tambourrier, sauf sa mère, voilà pourquoi elle avait fait ce rêve.

Les jours passèrent ; la vie coulait, les pensées grandissaient !

Mais pas un seul cheveu n'était tombé de sa tête, pas un seul cheveu d'or !

« Tram-tam-tam, et le voici parmi vous ! » aurait pu dire le tambour, aurait pu chanter la mère, si elle avait attendu son fils ou vu en songe qu'il revenait.

Avec des chants, avec des cris de « hurra », couronnés de fraîche

de verdure, les soldats revenaient à la maison. La guerre était terminée, la paix conclue. Le chien du régiment courait en avant, décrivant de grands cercles, comme s'il voulait tripler pour lui-même la longueur du chemin.

Les jours et les semaines passèrent, et voilà que Piotr entra dans la petite chambre de ses parents. Il était bronzé comme un sauvage, mais ses yeux et son visage rayonnaient. Sa mère l'embrassait, le baisait sur les lèvres, sur les yeux, sur ses cheveux roux. Son garçon était de nouveau avec elle ! Certes, il était revenu sans la croix d'argent sur la poitrine, telle que l'avait rêvée son père, mais sain et sauf, ce que la mère n'avait même pas osé espérer. Quelle joie ! On riait et on pleurait ensemble. Piotr embrassa même le vieux tambour.

— Tu es toujours là, mon vieux ! dit-il, tandis que son père fit résonner sur le tambour une batterie forte et joyeuse.

— Vraiment, on dirait qu'il y a le feu dans la maison ! dit le tambour des pompiers.

— Le crâne tout en flammes, le cœur en flammes, le « garçon d'or » est de retour ! Tram-tam-tam !

Et ensuite ? Ensuite quoi ? Demande donc au musicien de la ville !

— Piotr a dépassé le tambour ! Piotr me dépassera aussi ! disait-il, bien qu'il fût fils du buffetier de la cour ! Mais tout ce qu'il avait appris durant toute une vie, Piotr l'accomplit en six mois.

Il y avait chez le fils du tambourinaire quelque chose d'ouvert, de cordial. Et ses yeux ainsi que ses cheveux rayonnaient tellement — cela, personne ne pouvait le nier.

— Il devrait teindre ses cheveux ! disait la voisine. — Voyez la fille du commissaire de police, cela lui a si bien réussi, et elle est devenue fiancée !

— Oui, mais ses cheveux sont immédiatement devenus verts comme de la vase, et elle devra se teindre éternellement !

— Eh bien, quoi ! Elle a les moyens pour cela ! répondit la voisine. — Et Piotr aussi ! Il fréquente les familles les plus distinguées, jusqu'au bourgmestre lui-même ; il donne des leçons de piano à mademoiselle Lotta !

Oui, il savait jouer ! Il mettait dans son jeu toute son âme, et sous ses doigts jaillissaient de merveilleuses mélodies qui ne figuraient sur aucune partition. Il jouait toutes les nuits durant — les claires comme les sombres. C'était simplement insupportable, selon les voisins et le tambour.

Il jouait, tandis que ses pensées l'emportaient très haut, très haut ; de merveilleux projets fourmillaient dans sa tête... La gloire !..

La fille du bourgmestre, Lotta, était assise au piano ; ses doigts délicats couraient sur les touches et frappaient droit aux cordes du cœur de Piotr. Celui-ci semblait s'élargir dans sa poitrine, devenir si grand, si grand ! Et cela arriva non pas une fois, ni deux, mais bien des fois, jusqu'à ce qu'un jour Piotr saisit ces doigts fins, cette belle main, la baisa et plongea son regard dans les grands yeux noirs de la jeune fille. Dieu sait ce qu'il lui dit alors ! Nous pouvons seulement le deviner. Lotta rougit jusqu'aux oreilles, mais ne répondit pas un mot : justement à cet instant, un étranger entra dans la chambre, le fils d'un conseiller d'État ; il avait un grand front lisse qui s'étendait jusqu'à la nuque. Piotr resta longtemps assis avec eux, et Lotta lui souriait avec tant de tendresse.

Le soir, rentrant chez lui, il parla de pays lointains et de cette harmonie qui résidait pour lui dans le violon.

La gloire !

— Tram-tam-tam ! dit le tambour. — Il a complètement perdu la tête ! Vraiment, on dirait qu'il y a le feu dans la maison !

Le lendemain, la mère se rendit au marché.

— Sais-tu la nouvelle, Piotr ? demanda-t-elle à son retour. — Une excellente nouvelle ! La fille du bourgmestre, Lotta, s'est fiancée hier soir avec le fils du conseiller d'État !

— C'est impossible ! s'écria Piotr en se levant d'un bond. Mais la mère dit « oui » — elle tenait cette nouvelle de la femme du barbier, dont le mari avait appris les fiançailles du bourgmestre lui-même.

Piotr pâlit comme un mort et tomba sur sa chaise.

— Mon Dieu ! Qu'as-tu ? s'écria la mère.

— Rien, rien ! Laisse-moi seulement ! répondit-il, tandis que les larmes coulaient déjà en ruisseaux sur ses joues.

— Mon cher petit enfant ! Mon trésor d'or ! dit la mère, qui se mit elle aussi à pleurer. Et le tambour chantonnait — certes, pour lui-même : « Lotte ist todt ! Lotte ist todt ! » (C'est-à-dire « Lotta est morte ». — Strophe d'une chanson de rue. — Note du traducteur.) Voilà donc la fin de la chanson !

Mais la chanson n'était pas encore terminée ; elle contenait encore beaucoup de strophes, de merveilleuses strophes d'or !

— Regardez-le faire des manières, se mettre dans tous ses états ! critiquait la voisine la mère de Piotr. — Le monde entier doit lire les lettres de son « garçon d'or » et les journaux où l'on parle de lui et de son violon. Il lui envoie aussi beaucoup d'argent, ce qui lui convient fort maintenant qu'elle est veuve !

— Il joue devant des rois et des souverains ! disait le musicien de la ville. — Cela ne m'est pas échu, mais lui, c'est mon élève, et il n'oublie pas son vieux maître.

— Le père avait rêvé que Piotr reviendrait de la guerre avec une croix d'argent sur la poitrine, mais là-bas il est difficile de la mériter ! Tandis que maintenant il possède la croix de commandeur ! Si seulement le père avait pu vivre assez longtemps pour voir cela ! racontait la mère.

— C'est une célébrité ! tonnait le tambour des pompiers, et toute la ville natale répétait : le fils du tambourinaire, le roux Piotr, qui courait enfant dans des sabots de bois, ancien tambour, musicien qui jouait des danses lors des fêtes, — une célébrité !

— Il a joué chez nous avant de jouer dans les palais royaux ! disait la femme du bourgmestre. — À cette époque, il était fou de notre Lotta. Il a toujours visé haut ! Mais alors, de sa part, c'était pure impudence ! Mon mari a tant ri en apprenant cette sottise. Maintenant, notre Lotta est conseillère d'État !

Le cœur et l'âme étaient d'or chez ce pauvre petit garçon, ancien tambour, qui força à avancer et à vaincre ceux qui étaient prêts à reculer.

Dans sa poitrine se trouvait un trésor d'or, une source inépuisable de sons. Ils jaillissaient du violon comme s'il eût été un orgue entier, comme si des elfes de nuit d'été dansaient sur ses cordes. Dans ces sons résonnaient et le chant du merle et la voix humaine pleine et sonore. Voilà pourquoi ses auditeurs étaient si charmés, voilà pourquoi sa gloire retentit bien au-delà des frontières de sa patrie. Il allumait dans les cœurs un feu sacré, une flamme, tout un incendie d'enthousiasme.

— Et comme il est beau ! s'exclamaient jeunes et vieilles dames et demoiselles. La plus âgée d'entre elles s'était même procuré un album pour les boucles des

célébrités, rien que pour avoir un prétexte afin de demander une mèche des luxuriants cheveux du jeune violoniste.

Et le voici de retour dans la pauvre petite chambre du tambourinaire, paré avec élégance comme un prince, heureux comme un roi ! Ses yeux et son visage rayonnaient. Sa mère le baisait sur les lèvres et pleurait de joie, tandis qu'il l'embrassait et faisait un signe de tête affectueux à tous les meubles familiers — au coffre sur lequel étaient posées les tasses à thé et les fleurs dans des verres, au banc de bois où il dormait étant enfant. Quant au vieux tambour, il le sortit, le plaça au milieu du plancher et dit :

— Père aurait certainement exécuté maintenant une batterie dessus ! Eh bien, je le ferai à sa place ! — Et il fit sur le tambour une batterie telle qu'on aurait cru à une grêle ! Le tambour fut si flatté que sa peau éclata bel et bien.

— Quel poing vigoureux il a ! remarqua le tambour. — Maintenant, je garderai de lui un souvenir pour toute ma vie ! Et la mère, elle aussi, risque d'éclater de joie en voyant son « garçon d'or » !

Voilà toute l'histoire du « garçon d'or ».